

L'insuccès de sa démarche n'avait point affaibli d'ailleurs sa prédilection pour le peuple anglais, et sembla avoir exalté encore sa haine pour la France impériale. « Il paraît, mandait-il de Cagliari, le 20 mai 1809, que Soult se trouve dans une situation fâcheuse, et qu'il est pressé par La Romana et le général Craddock. *J'espère qu'ils vont être écrasés en Espagne...* Il y a en Espagne, à Naples, en Dalmatie, des armées françaises qui vont se trouver, *je l'espère du moins*, dans des positions désastreuses. » Cet échec n'avait pas amorti non plus son immense besoin d'action et de renommée. « Perché sur le rocher de Cagliari, écrivait-il à la même époque, ignorant si on désire que je fasse quelque chose, ignorant encore plus ce qu'on voudrait que je fisse, je suis ici comme Tantale et affamé comme lui, quoique ce soit d'autre chose. »

Ces sentiments parvinrent à surmonter les méfiances de la cour de Naples, et le mariage de Louis-Philippe avec la princesse Marie-Amélie fut célébré le 25 novembre 1809 dans la vieille chapelle normande du Palazzo-Reale, en présence de sa sœur et de sa respectable mère, qu'il était allé chercher lui-même à Mahon. « La vieille duchesse est une femme charmante, écrivait l'ambassadeur anglais Collingwood, et elle semble avoir oublié tous ses malheurs en voyant le choix qu'a fait son fils. » C'étaient les premières satisfactions qu'eût goûtées depuis bien des années cette vertueuse princesse, destinée à survivre à deux de ses fils sans avoir pu les embrasser !

Les douceurs de l'hyménée ne firent pas longtemps négliger au duc d'Orléans les intérêts de son ambition. L'in-fatigable Dumouriez entra en rapport direct avec sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, à qui ses premiers succès militaires avaient fait attribuer la haute direction des opérations dans la Péninsule, et lui parla du duc d'Orléans comme du seul homme « qui pût donner *un sens politique* à